

FRANÇOIS LISZT

DANIEL STERN & GEORGE SAND

L'orchestre, Colonne exécutera, le 25, à Saint-Eustache, la *Messe de Gran*, et François Liszt assistera à l'exécution de son œuvre.

Liszt à Paris ! heureuse nouvelle. Le maître, resté Français, revient au milieu de nous. Paris ne l'a point oublié ; il le réclame comme sien.

A Paris, le « petit Liszt », enfant prodige, devint l'artiste souverain, l'esprit ouvert à tout. Il aurait pu être écrivain, diplomate, tribun ou soldat ; dans toutes ces voies il serait resté Liszt, marchant d'un pas indépendant, le front haut, partout des premiers.

Il fut le musicien, l'incomparable virtuose de la grande époque de 1830, l'ami des Lamartine, Musset, Hugo, Gautier, Vigny, Lamennais, de tous les poètes, romanciers, philosophes, artistes et hommes d'Etat.

Par tous recherché, par toutes aimé ; il eut les femmes à ses pieds. Toutes briguaient ses faveurs ; il les fascinait, et quand il jouait ce n'était plus de l'enthousiasme mais du délire. Les plus belles et les plus fières venaient lui baiser les mains ; elles déchiraient et se partageaient ses gants, celles qui ne pouvaient se partager son cœur. Et lui, calme, seigneur, sachant modérer les impatiences, faire taire les récriminations, adoucir les regrets, il pouvait dire sans fatuité : —

• Mes maîtresses s'aiment en moi ! Une légion d'amours mondains autour de lui s'ébattait dans de mystérieuses retraites, avec de soyeux bruissements d'ailes et de tendres roucoulements.

Deux femmes exercèrent plus particulièrement sur sa jeunesse le double prestige de la beauté et du génie. L'une, véritable apparition à la Loreley, blonde, svelte, séduisante de grâce et de mélancolie. L'autre, brune, passionnée, débordante, mettant de côté toutes les délicatesses de son sexe pour scruter les recoins les plus intimes de la passion, deviner ce qu'il y a de plus invraisemblable dans l'homme et dans la nature. Celle-là, comtesse d'Agoult, celle-ci baronne Dudevant. Daniel Stern et George Sand.

La liaison de Liszt et de Daniel Stern devait durer dix ans. L'amitié de Liszt et de Daniel Stern et de George Sand, amitié souvent jalouse et violente comme une amoureuse passion, plaça pendant quelques années Liszt entre ces deux femmes si souverainement séduisantes et capiteuses. Mais il n'était pas de ceux que les femmes tuent ; il sortit fortifié d'une lutte qui devait être fatale à tant d'autres.

Il connaissait bien George Sand. Il savait rendre justice à son cœur et à son génie. « Elle n'ignorait aucune des plus imperceptibles grâces de la nature — écrivait Liszt — elle n'avait pas dédaigné, elle dont le regard aimait embrasser les horizons à perte de vue, de prendre connaissance des enluminures dont sont peintes les ailes du papillon ; d'étudier le symétrique et mystérieux lacs que la fougère étend en baldaquin sur le fraisier des bois ; d'éconter les chuchotements des ruisseaux dans les gazons aquatiques où s'entendent des sifflements de la vipère amoureuse. Elle avait suivi les saltarelles que dansent les feux follets au bord des prés et des marécages ; elle avait deviné les demeures phantasmiques vers lesquelles leurs bondissements perdus égarent le piéton altéré. Elle avait prêté l'oreille aux concerts que chantent la cigale et ses amies dans le chaume des guérets ; elle avait appris le nom des habitants de la république ailée des bois qu'elle distinguait aussi bien à leurs robes plumées qu'à leurs roulades gouguenardes ou à leurs cris plaintifs. Elle connaissait toutes les molleses de la chair du lys, les éblouissements de son teint, et aussi tous les désespoirs de Geneviève, la fille énamourée des fleurs, qui ne parvenait point à imiter leurs douces magnificences. »

Quel style harmonieux et digne d'un musicien. C'est de la mélodie infinie.

Les mois que Liszt passa à Nohant, avec Mme d'Agoult et George Sand furent, comme il le dit lui-même, pleins d'une « riche vie intérieure, et il enferma avec piété ces heures dans son cœur ».

Sand aimait à travailler la nuit. Elle écrivait alors son roman de *Mauprat*. Liszt avait conçu de son côté la grande pensée de transcrire pour le piano les symphonies de Beethoven, et c'est la nuit, à Nohant, qu'il fit la *Pastorale*, la première, la seconde et la cinquième symphonie, et composa sa fantaisie sur le *Roi des Aulnes*, de Schubert.

Ils travaillaient dans la même chambre donnant sur la terrasse du jardin. Le murmure lointain de l'Indre arrive jusqu'à nous, écrivait Liszt à Pictet, une brise douce, à peine sensible, nous apporte leur à tour le doux parfum des tilleuls ou l'odeur plus forte des mélèzes, tandis que les rayons de notre lampe jettent des clartés fantastiques sur les arbres voisins !

C'est par la correspondance de George Sand qu'on peut apprécier les liens d'intime amitié qui unissaient la brune Lélia à Liszt et à Mme d'Agoult. Le maître était à Genève, avec « la belle comtesse aux cheveux blancs ». Heureuse de leur bonheur, car elle savait aimer ses amis, « avec tendresse, avec engouement, avec aveuglement ». George Sand désirait les rejoindre, mais son procès en séparation l'en empêchait.

« Je serais depuis longtemps près de vous sans tous ces déboires. C'est mon rêve, c'est l'Eldorado que je me fais quand je puis avoir, entre le procès et le travail, un quart d'heure de rêverie. Pourrai-je entrer dans le beau château en Espagne ? Serai-je quelque jour assise

aux pieds de la belle et bonne Marie, sous le piano de votre Excellence... »

Le rêve de George Sand ne se réalisait pas assez vite au gré de ses desirs. Chaque jour, de nouveaux obstacles surgissent. Avec quel esprit elle peint ses déceptions !

« J'ai failli vous arriver le jour du concert. Qu'eussiez-vous dit si au milieu du grand morceau brillant de Puzzi primo je fusse entrée avec mes guêtres crottées et mon sac de voyage, et si je lui eusse frappé sur l'épaule au point d'orgue ?... »

« J'aurais eu le plus grand plaisir du monde à vous faire manquer votre rentrée et à vous faire gâcher et massacrer votre finale. J'aurais le premier tiré un sifflet, un mirliton, une guimbarde de ma poche et j'aurais donné au public de métaphysiciens le signal des huées. J'aurais dit : « Messieurs, je suis l'agréable auteur de bagatelles immorales qui n'ont qu'un défaut, celui d'être trop morales pour vous. Comme je suis un très grand métaphysicien, par conséquent très bon juge en musique, je vous manifeste mon mécontentement de celle que nous venons d'entendre, et je vous prie de vous joindre à moi pour conspuer l'artiste vétérinaire que vous venez d'entendre cogner misérablement cet instrument qui n'en peut mais. »

À ce discours superbe, les banquettes auraient plu sur ma tête et je me fusse retirée fort satisfaite, comme fait Asmodée après chaque sottise de sa façon.

Sans plaisanterie, mes chers enfants, si j'avais eu cent écus je partais et j'arrivais à l'heure dite. Pourquoi n'avez-vous pas ouvert une souscription pour me payer la diligence !... »

En écrivant à Mme d'Agoult, George Sand conserve toujours ce ton affectueux et enjoué.

« Je rêve mon oasis près de vous et de Franz... Après tant de sables traversés, après avoir affronté tant d'orage, j'ai besoin de la source pure et de l'ombrage des deux beaux palmiers du désert... »

Ce que vous me dites de Franz me donne une envie vraiment malade et furieuse de l'entendre. Vous savez que je m'ennuie sous le piano quand il joue. J'ai la fibre très forte et je ne trouve jamais les instruments assez puissants. Il est, au reste, le seul artiste du monde qui sache donner l'âme et la vie à un piano. J'ai entendu Thalberg à Paris. Il m'a fait l'effet d'un bon petit enfant bien gentil, bien sage. Il y a des heures où Franz, en s'amusant, badine comme lui sur quelques notes pour déchaîner ensuite les éléments furieux sur cette petite brise. »

Liszt est perdu dans un nuage de gloire à ce que je vois dans les journaux. Bon viva ! Cela ne m'apprend rien de son génie, que j'ai l'orgueil d'avoir compris avant que la presse n'embouchât ses trompettes. »

Cette amitié touchante ne devait pas durer. Mme Sand et Mme d'Agoult formaient un tel contraste qu'une harmonie intime était entre elles à peine possible. Celle-là, enfant de la nature, à l'aise avec des boîtes et une blouse, sans selle sur son longueux andalou ; celle-ci grande dame, n'aimant se mouvoir que dans des robes de prix. L'une, sincère dans le bien comme dans le mal, l'autre obéissant encore à certains préjugés et, pour ne citer qu'un trait de ce caractère altier, refusant d'épouser Liszt parce qu'il n'était pas de noble origine.

Il y eut plusieurs scènes ; les relations de Liszt et de George Sand se refroidirent et plus tard, lorsque la cause de ce refroidissement eut disparu, Liszt évita de retourner chez George Sand. « Je n'aimerais pas m'exposer à ses sottises », disait-il.

Mais assez sur ce sujet :

Les reliques du cœur ont aussi leur poussière. Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.

A. SAISSY.

Le 28 mars prochain doit avoir lieu une élection sénatoriale, dans les Deux-Sèvres, en remplacement de M. Goguet, sénateur républicain, décédé.

Nous avons déjà dit que le candidat républicain choisi par le congrès était M. Garran de Balzan, conseiller général.

Les conservateurs ont choisi pour candidat le contre-amiral Jhin, ancien major général à Rochefort, en retraite depuis l'année dernière.

M. Roquebert, lieutenant de vaisseau, est